

Les personnages de Roussainville et la litterature dans : A la recherche du temps perdu

著者	Masuo Hiromi
journal or publication title	文藝言語研究. 文藝篇
volume	57
page range	95-107
year	2010-03-31
URL	http://hdl.handle.net/2241/104779

Les personnages de Roussainville et la littérature dans *A la recherche du temps perdu*

MASUO Hiromi

Introduction

Roland Barthes, Jean-Pierre Richard, Jean Milly et Claudine Quémard ont déjà fait remarquer le charme de la connivence entre le nom de lieu et la rêverie¹. Nous nous attacherons, pour notre part, au nom «Roussainville», près de Combray.

Ce n'est pas un hasard si le Septuor de Vinteuil qui conduit le narrateur à la révélation artistique est un appel rouge comme un chant de coq, opposé à la Sonate blanche comme un roucoulement de colombe, et si le nom de Roussainville inclut de même manière la rousseur qui évoque les cheveux roux de Gilberte. Il ne fait pas de doute que Proust s'attache constamment à la couleur rouge. Le narrateur explique à Albertine qu'une réalité cachée est révélée, chez Barbey d'Aurevilly, par une trace matérielle, la rougeur physiologique (III, 877)². Dans le Carnet 1, Proust estime «un peu balzacienne» la trace physiologique, telle la rougeur de personnages féminins, chez Barbey d'Aurevilly. Il fait également mention des taches de rousseur dans *Le Curé de village* de Balzac³. On trouve le plus souvent la marque rousse des femmes maudites sur les joues des personnages féminins dans la *Recherche*: la femme de chambre de la baronne de Picpus, future baronne Putbus, défigurée dans un incendie; Mlle Vinteuil, dont le visage est «semé de taches de son» (I, 112); Rachel, «nébuleuse, voie lactée de taches de rousseur» (II, 472); Gilberte, «jeune fille rousse à la peau dorée» (II, 153). Il ne faut pas oublier, en outre, que le nom «Rousselière» est finalement remplacé par «Montjouvain», lieu où Mlle Vinteuil et son amie se livrent à des actes homosexuels devant la photographie du père de celle-là.

Roussainville-le-Pin est un nom amalgamé de Roussainville, hameau proche d'Illiers, et de Bailleau-le-Pin, village du canton d'Illiers (I, 1135). Le curé de Combray qui fait étalage de son érudition en étymologie affirme que Roussainville n'est qu'une paroisse de fermiers et que le nom primitif était Rouville (*Radulfi villa*), comme Châteauroux (*Castrum Radulfi*) (I, 103). Lors de la promenade du côté de Méséglise, dont le climat est assez pluvieux, la famille du narrateur se met à l'abri dans les bois de Roussainville (I, 148). Ce nom de lieu, «Roussainville», est le résultat d'une longue évolution. Proust avait auparavant pensé à Pinconville, Pinçonville, Pinsonville et Troussinville. Les trois premiers dérivent du verbe «pincer» qui évoque la peine de cœur, le dernier vient des mots «trousser, trousseur», et évoque au contraire des images obscènes.

Dans le chapitre de Combray, on assiste à une scène mémorable: le cabinet sentant l'iris où se masturbe le narrateur, regardé à travers la fenêtre entrouverte, par le donjon de Roussainville, seul confident de ses premiers désirs, satisfait de se frayer en lui-même une route inconnue et qu'il croit mortelle (I, 156). Dans la promenade solitaire du côté de Méséglise, ce même narrateur éprouve une exaltation causée par le désir de voir surgir devant lui une paysanne, qu'il pourrait embrasser dans les bois de Roussainville (I, 154). D'ailleurs, le nom de Roussainville acquiert un certain charme «sombre» par le biais de sa prononciation par la grand-tante à table dans la salle à manger (II, 22) et Roussainville est la «terre promise ou maudite» (I, 150). Bernard Brun interprète le sens de Roussainville en fonction de la religion⁴. Le plus décisif, c'est que les souterrains de Roussainville sont le lieu où Gilberte, Théodore et sa sœur, femme de chambre de la baronne de Putbus se réunissent pour se livrer à des actes obscènes. Pourtant, ils dirigent plus ou moins le narrateur vers sa vocation littéraire. Il convient de considérer ces personnages sous l'aspect de l'apprentissage du narrateur.

Théodore

Théodore est garçon épicier chez Camus et chantre chargé de l'entretien de l'église de Combray. La tante Léonie qui reste toujours au lit, curieuse

de la vie des autres combraysiens, compte sur lui qui est au courant des gens de Combray. Chaque fois qu'elle se pose des questions sur des voisins, elle envoie Françoise chez Camus pour demander au garçon de les éclaircir. Il connaît également la littérature. Il envoie une lettre d'une écriture populaire signée "Sautton" au narrateur pour lui exprimer son admiration à propos de l'article, publié dans *le Figaro*, sur ses impressions en automobile (IV, 170, 279). L'intéressant est qu'il est homosexuel (III, 810-811) et représente le peuple, ressemblant bien aux anges de Saint-André-des-Champs.

Une autre personnalité de Combray que je reconnaissais aussi, virtuelle et prophétisée, dans la sculpture gothique de Saint-André-des-Champs c'était le jeune Théodore, le garçon de chez Camus. [...] ce garçon qui passait et avec raison pour si mauvais sujet, était tellement rempli de l'âme qui avait décoré Saint-André-des-Champs [...] visages populaires, révérends et futés comme celui de Théodore, (I, 149)

Théodore et Albertine ont ceci de commun qu'ils incarnent l'âme de la sculpture à Saint-André-des-Champs, bref l'esprit populaire, et qu'ils sont homosexuels.

Françoise signale que Legrandin prend Théodore sous sa protection, comme Charlus patronne Jupien et Robert de Saint-Loup protège Morel. Legrandin, figure dilettante et affectée, épris de littérature, parle toujours d'une écriture particulière à la fin du siècle. L'ingénieur combraysien représente le jeune Proust⁵. Proust pastiche sa propre écriture par le biais des propos de Legrandin. La lettre de Théodore provient de celle que son chauffeur, Alfred Agostinelli, modèle d'Albertine, a envoyée à Proust pour le remercier de la publication de son article dans *le Figaro*. Proust confie à Mme Strauss que sa lettre a été la plus jolie⁶. Cela prouve que les homosexuels sont si sensibles qu'ils ont un talent extraordinaire pour la littérature. Mireille Naturel considère Théodore comme un personnage-clé de la *Recherche*, c'est-à-dire création incarnée, dans la mesure où il est revêtu de l'homosexualité qui donne naissance à ce roman⁷. On comprend bien pourquoi la femme en couches, personnage de *Jean Santeuil*, voudrait nom-

mer son enfant du même nom que celui du docteur qui l'aide à accoucher: Théodore, qui signifie "Présent des Dieux"⁸.

La femme de chambre de la baronne de Putbus

La sœur de Théodore, femme de chambre de la baronne de Putbus, est aussi un personnage-clé combraysien. Dans un avant-texte, le narrateur la voit dans la chapelle Scrovegni à Padoue. En faisant le tour des tableaux de Giotto, il s'aperçoit que le visage de cette femme, brûlé par une incendie, ressemble bien à celui, fêlé, de "la Charité" de Giotto. Cherchant à la conquérir, il l'entraîne avec succès dans une maison de passe où la femme de chambre lui avoue qu'elle vient de Pinçonville, qui deviendra Roussainville dans le futur roman, et qu'elle est la sœur de Théodore. Si cet épisode disparaît dans la version définitive (*Esquisse XVIII*: IV, p.710-735), c'est que Proust veut distinguer nettement le narrateur de Swann qui tombe amoureux d'Odette par le seul fait qu'elle ressemble bien à Zéphora. Le narrateur, qui fait l'apprentissage de l'art, est appelé à surpasser Swann, figure de l'idolâtrie. Voici à titre d'exemple de l'idolâtrie de Swann: «la Charité de Giotto (= la fille de cuisine)» (I, 80), «Mahomet II de Bellini (= Bloch)» (I, 96), «Zéphora, la fille de Jéthro (= Odette)» (I, 219), «les tableaux de Mantegna, quelque effigie de Benvenuto Cellini (= les grooms)» (I, 318, 320), «*Jeune Homme et la Mort* de Gustave Moreau (= la Sirène sculptée sur le rebord du lit du duc de Guastalla)» (II, 810), idolâtrie dans laquelle l'artiste risque de tomber c'est-à-dire le "péché intellectuel favori des artistes".

Or, la femme de chambre de Mme Putbus est dans *«Combray»* sous la figure du pêcheur que la famille du narrateur rencontre au Pont-Vieux, traversant la Vivonne, en promenade du côté de Guermantes.

[...] un noisetier sous lequel un pêcheur en chapeau de paille avait pris racine. À Combray où je savais quelle individualité de maréchal ferrant ou de garçon épicier était dissimulée sous l'uniforme du suisse ou le surplus de l'enfant de chœur, ce pêcheur est la seule personne dont je n'aie jamais découvert l'identité. Il devait connaître mes parents, car il

soulevait son chapeau quand nous passions; je voulais alors demander son nom, mais on me faisait signe de me taire pour ne pas effrayer le poisson. (I, 165)

Ce pêcheur mystérieux n'est autre que l'ancien amant de la femme de chambre de Mme Putbus⁹. L'intéressant est que le narrateur est obligé de garder le silence et que le nom du pêcheur reste inconnu. En plus, ce personnage mystérieux est mis sur le même plan que le «garçon épicier», Théodore luxurieux. Dans le Cahier 4 où il parle du côté de Villebon (Esquisse LIII; I, 807), au lieu du garçon épicier, entre en scène le personnage, à la fois de l'épicier et du chantre, nommé M. Rondeau qui deviendra Camus dans le texte final. Il y a lieu de penser que Proust a, plus tard, l'intention de doter ce pêcheur d'une signification sexuelle. Il est à noter que la sexualité est habilement cachée sous le côté de Guermantes, c'est-à-dire celui de l'art où on trouve des nymphéas, rappelant implicitement Claude Monet, dans la Vivonne¹⁰. Le côté de Guermantes est donc «le côté de la littérature»¹¹.

Gilberte

La haie des aubépines roses qui forme une suite de chapelles à Tansonville, annonce l'apparition de Gilberte, personnage aux cheveux d'un blond roux, dont le visage est semé de taches roses (I, 139). Cet épisode fameux de l'épine rose est associé à un désir enfantin de Gilberte. Elle est l'un des personnages les plus indispensables à l'apprentissage du narrateur tout le long de la *Recherche*. Elle ne s'efface jamais devant Albertine¹², dans la mesure où le père de celle-là est Swann, modèle antérieur du narrateur. Après la mort de Swann, Odette se marie avec le comte de Forcheville, qui adopte Gilberte. A la fin, celle-ci appartient aux Guermantes en prenant Robert de Saint-Loup pour époux. Passant de la bourgeoisie à l'aristocratie, elle unifie deux classes sociales. Elle se charge de rendre conciliables les deux classes hiérarchiques et les deux côtés géographiques: celui de Méséglise-la-Vineuse (le côté de chez Swann) et celui de Guermantes. Cette compatibilité s'incarne en Mlle de Saint-Loup, fille de Gilberte. Gilberte apprend au narrateur que l'on peut aller au côté de Guermantes en prenant par celui de

Méséglise, ceci implique que les deux côtés que le narrateur croyait distincts sont, en réalité, géographiquement proches (IV, 268).

Gilberte partage l'idolâtrie avec son père, Swann. Comme la marquise de Cardaillec, née Forcheville, qui apparaît dans «Sainte-Beuve et Balzac»¹³, elle lit Balzac avec plaisir. Afin de se mettre à la hauteur de ses oncles Guermantes qui lisent de préférence Balzac, elle choisit *La Fille aux yeux d'or*, troisième épisode de l'*Histoire des Treize* (IV, 284). Pourquoi les Guermantes se délectent-ils à lire Balzac? Parce qu'ils confondent la vie avec l'art comme le fait ce romancier, c'est-à-dire qu'ils sont idolâtres (ceci est, pour Proust, l'un des points les plus critiquables dans le cas de Balzac). Ainsi, M. de Charlus admire la robe d'Albertine du seul fait qu'elle ressemble bien à celle de la princesse de Cadignan (III, 441-442). Il en va de même pour Robert de Montesquiou, un des modèles de M. de Charlus, à qui Proust reproche son idolâtrie, et qu'il désigne, sans le nommer explicitement, «un de nos contemporains les plus justement célèbres»¹⁴. Mme de Guermantes est stupéfaite de l'engouement et l'érudition de son mari pour Balzac: «il[M. de Guermantes] vous dira d'où vient chaque photographie, le pays qu'[elle] représente; je ne sais pas comment il peut se rappeler tout cela»¹⁵.

Gilberte est martyrisée par l'amour homosexuel que son mari, Robert de Saint-Loup, porte à Morel (IV, 256-259). Plus Saint-Loup se sert du vice, plus il ressemble à ce que Balzac appelle «tante» avec l'élégance volatile des Guermantes. Pourtant, Gilberte est, elle aussi, gomorrhéenne. Albertine a fini par avouer de demi-rapports avec Gilberte (IV, 286). Il est remarquable que le narrateur se rappelle cet aveu quand il s'agit de la lecture de *La Fille aux yeux d'or*, œuvre ancienne de Balzac, par Gilberte. Dans cette œuvre, Valdès, surveillée sans cesse par sa vieille mère, tombe amoureuse de De Marsey, frère consanguin de la marquise qu'aime Valdès, ce qui sera postérieurement révélé. Si Valdès aime De Marsey, c'est qu'il est un sosie de la marquise. Cette nouvelle de Balzac parle en effet de tendance lesbienne, mais elle nous rappelle Robert de Saint-Loup, homosexuel, qui aime Morel à travers Rachel.

Le fait que Gilberte a embrassé Albertine se fait jour également juste au moment de l'apothéose où le narrateur et Albertine s'entretiennent de

littérature dans la «quatrième ensemble de journées» de *La Prisonnière* (III, 878). Il est évident que Proust fait consciemment en sorte que s'entrelacent, ou bien, apparaissent alternativement, le thème de la littérature et celui de la sexualité ou de l'homosexualité. Influencé par Saint-Loup, le narrateur en est à désirer deux jeunes filles: la femme de chambre de la baronne Putbus et une fille, apparentée vaguement aux Guermantes, qui fréquente une maison de passe.

Depuis que Saint-Loup m'avait parlé d'une jeune fille de grande naissance qui allait dans une maison de passe et de la femme de chambre de la baronne Putbus, c'était dans ces deux personnes que, faisant bloc, s'étaient résumés les désirs que m'inspiraient chaque jour tant de beautés de deux classes, (III, 120)

Quand le narrateur oublie peu à peu Albertine morte, il rencontre une fille blonde et séduisante, accompagnée de deux brunes, qui sort de la voûte de la maison du narrateur et des Guermantes, qu'il croit être la maîtresse de Saint-Loup. Le concierge lui apprend que son nom est Mlle Déporcheville, que le narrateur rétablit aisément: d'Éporcheville (IV, 143). Pourtant, en réponse au télégramme du narrateur, une dépêche de Saint-Loup le désillusionne: «DE L'ORGEVILLE, [...] PETITE, BRUNE, BOULOTTE, EST EN CE MOMENT SUISSE» (IV, 146-147). Mlle d'Éporcheville blonde n'est pas la maîtresse de Saint-Loup que le narrateur désire voir.

Fait notable, cette méprise est suivie de la scène, en apparence indépendante, où il aperçoit son article publié dans *Le Figaro* que sa mère, pleine d'insinuations, lui a apporté. Il commence à lire le premier article sans savoir qu'il l'a rédigé lui-même.

J'ouvris *Le Figaro*. Quel ennui! Justement le premier article avait le même titre que celui que j'avais envoyé et qui n'avait pas paru. Mais pas seulement le même titre, voici quelques mots absolument pareils. Cela, c'était trop fort. J'enverrais une protestation. [...] Mais ce n'était pas quelques mots, c'était tout, c'était ma signature... C'était mon

article qui avait enfin paru! (IV, 148)

Le narrateur lit son propre article, par les yeux d'autrui, sans aucune prévention. Regarder les choses telles qu'elles sont constitue un principe de Proust, comme Elstir fait l'effort «de ne pas exposer les choses telles qu'il savait qu'elles étaient, mais selon ces illusions optiques dont notre vision première est faite» (II, 194). Il est indubitable qu'il est en face de son propre texte, qu'il a rédigé autrefois, comme le lirait une autre personne que lui-même. Il en va de même pour le processus de toute la rédaction de Proust. Son propre texte n'appartient plus à lui au présent, dans la mesure où il a été écrit, même par lui-même, dans le passé. Le narrateur conçoit ainsi la fille blonde, nommée Mlle de Forcheville, dont le concierge lui transmet incorrectement le nom: Mlle Déporcheville. Loin d'être la maîtresse de Saint-Loup, Mlle de Forcheville n'est rien d'autre que Gilberte, dont la mère, Odette, s'est remariée avec le comte de Forcheville, et avec qui le narrateur jouait intimement dans son enfance. Ces retrouvailles imprévues sont d'autant plus significatives qu'elles sont décrites après la découverte de la parution inattendue de son article dans *Le Figaro*. Gilberte est au narrateur, ce que son propre article est à lui-même. C'est la raison pour laquelle a été inséré ultérieurement ce fragment sur l'article pris dans *Le Figaro* (IV, 147-152), élaboré depuis longtemps avec persistance. L'épisode du *Figaro* est un chaînon du «Sainte-Beuve narration» qui se développera en la *Recherche*.

Par ailleurs l'article paru est le fragment qu'il a écrit dans la voiture du docteur Percepied, en regardant les clochers de Martinville (I, 179-180). C'est un petit poème en prose que son père, fier du talent littéraire de son fils, montre à M. de Norpois sans recevoir aucun commentaire (I, 447). En 1907, où le Grand Hôtel a été ouvert à Cabourg, Proust lui-même a voyagé en voiture, conduit par Alfred Agostinelli en Normandie. Il a rédigé un article nommé «Impressions de route en automobile I. Arrivée à Caen», qui paraîtra dans *Le Figaro* du 19 novembre 1907, et qui sera repris dans les *Pastiches et Mélanges* (1919) sous le titre: «En mémoire des églises assassinées. I. Les

églises sauvées. Les clochers de Caen. La cathédrale de Lisieux. Journées en automobile»¹⁶. L'important est que les fragments concernant l'article, paru ou non dans *Le Figaro*, sont toujours insérés au milieu de ceux où il s'agit de femmes: Gilberte, Mme de Stermaria, à qui le narrateur avait fait porter le matin une lettre,

J'avais rejeté à mes pieds *Le Figaro* que tous les jours je faisais acheter consciencieusement depuis que j'y avais envoyé un article qui n'y avait pas paru; (II, 643)

et Albertine, avec qui il habitait chez lui, avec indifférence d'ailleurs,

Je sonnais Françoise. J'ouvrais *Le Figaro*. J'y cherchais et constatais que ne s'y trouvait pas un article, ou prétendu tel, que j'avais envoyé à ce journal et qui n'était, un peu arrangée, que la page récemment retrouvée, écrite autrefois dans la voiture du docteur Percepied, en regardant les clochers de Martinville. (III, 523)¹⁷

Certes l'article envoyé au *Figaro* est inséparable des femmes, toujours est-il que Gilberte prime sur les autres femmes, puisque l'article est enfin paru dans *Le Figaro* au moment où Gilberte réapparaît au bout de son effacement temporaire. En outre, elle se révélera comme un objet de désir:

J'eus un sursaut de désir et de regret en pensant aux souterrains de Roussainville. [...] En somme elle[Gilberte] résumait tout ce que j'avais désiré dans mes promenades [...] Plus complètement encore que je n'avais cru Gilberte était à cette époque-là vraiment du côté de Méséglise. (IV, 271-272)

Conclusion

Nous avons étudié ici les trois personnages de Roussainville, lieu où

des jeunes s'amuse à la faveur de l'obscurité, dans la perspective de l'apprentissage du narrateur, qui aboutira finalement à la révélation artistique. Quoique issu du peuple et homosexuel, Théodore a assez de talent littéraire pour apprécier à sa juste valeur l'article du narrateur, publié dans *le Figaro*. La femme de chambre de la baronne de Putbus, sœur de Théodore, ayant à l'origine pour rôle de séduire le narrateur, s'efface dans le texte définitif, et ce afin que ce dernier se distingue nettement de Swann, l'idolâtre. En promenade du côté de Guermantes, qui symbolise la littérature, la famille du narrateur rencontre au Pont-Vieux, traversant la Vivonne, le pêcheur mystérieux, ancien amant de la femme de chambre de Mme de Putbus. Il cache sa sexualité, semblable en cela à Théodore. Gilberte, issue du côté de Méséglise, réapparaît sous le nom de Mlle de Forcheville. Le narrateur l'apprend au moment où son article paraît enfin dans *le Figaro*. Elle appartient finalement aux Guermantes, du fait de son mariage avec Robert de Saint-Loup, et révèle au narrateur que se rapprochent les deux côtés de Combray.

Le texte de Proust peut être assimilé au pendule qui se balance entre la sexualité et la création littéraire. Ces deux axes qui ont l'air de se contredire ordinairement, ne manquent pas de se compenser et de s'équilibrer. Cela nous rappelle bien les impressions que le narrateur éprouve en prenant le train pour Balbec :

ils [les bruits des mouvements du train que j'accouplais comme le son des cloches à Combray] neutralisaient la force centrifuge de mon insomnie en exerçant sur elle des pressions contraires qui me maintenaient en équilibre (II, 15)

et la vue de laquelle il se réjouit :

la ligne du chemin de fer ayant changé de direction, le train tourna, la scène matinale fut remplacée dans le cadre de la fenêtre par un village nocturne [...]; si bien que je passais mon temps à courir d'une fenêtre à l'autre pour rapprocher, pour rentoiler les fragments intermittents et opposés de mon beau matin écarlate et versatile et en avoir une vue

totale et un tableau continu. (II, 15-16)

Il est intéressant de noter que le narrateur aperçoit ensuite une vendeuse de lait venir vers le train qui s'arrête à une petite gare. Celle-ci n'est rien d'autre que le produit d'un sol, et correspond à l'image d'une paysanne que le narrateur souhaitait voir dans les bois de Roussainville. Combray est le lieu où se coupent les deux choses opposées: Méséglise et Guermantes, bourgeoisie et aristocratie, sexualité et littérature¹⁸. Les trois membres combraysiens qui fréquentaient les souterrains de Roussainville, Théodore, la femme de chambre de la baronne de Putbus et Gilberte ont pour rôle de soutenir l'apprentissage littéraire du narrateur.

Proust compare les trois clochers, les deux clochers de Martinville et celui de Vieuxvicq, aux «trois jeunes filles d'une légende abandonnées dans une solitude» qui font «quelques gauches essais et trébuchements maladroits de leurs nobles silhouettes»¹⁹. Ces trébuchements ne nous rappellent-ils pas ceux du narrateur contre les pavés inégaux dans la cour de Guermantes, occasion qui évoque les deux dalles inégales du baptistère de Saint-Marc (IV, 446), la titubation du Septuor de Vinteuil :

la titubation de cloches retentissantes et déchaînées (pareilles à celles qui incendiaient de chaleur la place de l'église à Combray, (III, 755)

et le trébuchement entre le passé et le présent? Le passé, qui ne peut co-exister physiquement et temporellement avec le présent, coexiste bien avec celui-ci dans la mémoire involontaire, ce qu'on voit souvent dans le texte de Proust. Dès la rédaction de *Jean Sateuil*, le «bruit des cloches boiteuses et retentissantes»²⁰ prévaut sur la mémoire et sur le présent. La titubation et le trébuchement aboutissent aux thèmes nécessaires pour le texte de Proust, où tâchent de se croiser les deux côtés qui s'excluent l'un l'autre. On note enfin l'ambivalence de Roussainville: le lieu, qui implique la sexualité, est indispensable au cheminement du narrateur vers la découverte de sa vocation littéraire, situé près de Combray qui se compose de deux côtés.

Note

Abréviations

CSB: *Contre Sainte-Beuve*, édition établie par Pierre Clarac, Gallimard, la Pléiade, 1971
 JS : *Jean Santeuil*, Gallimard, la Pléiade, 1971.

PM: *Pastiches et mélanges*, édition établie par Pierre Clarac, Gallimard, la Pléiade, 1971

- 1 Geneviève Henrot, *«L'Architexture du signe proustien»*, *Marcel Proust 4: Proust au tournant des siècles 1*, Minard, 2004, p.276.
- 2 Les références (volume, pagination) au texte de *À la recherche du temps perdu* sont tirées de l'édition établie sous la direction de Jean-Yves Tadié, Gallimard, la Pléiade, 4vol., 1987-1989.
- 3 *Carnets*, édition établie et présentée par Florence Callu et Antoine Compagnon, Gallimard, 2002, p.93.
- 4 Bernard Brun, *«Marcel Proust et la religion»*, *Les Romanciers et le catholicisme, Les Cahiers du Roseau d'Or*, N°1, Éditions de Paris, 2004, p.63-81.
- 5 Francine Goujon, *«Legrandin»* dans Annick Bouillaguet et Brian G.Rogers, *Dictionnaire Marcel Proust*, Champion, 2004, p.561.
- 6 *Correspondance de Marcel Proust*, texte établi et annoté par Philip Kolb, tome VII, Plon, p.315.
- 7 Mireille Naturel, *«À propos de l'article dans Le Figaro»*, *Bulletin d'informations proustiennes*, n°34, 2004, p.94.
- 8 JS, p.195.
- 9 George D. Painter, *Marcel Proust: Les années de maturité*, Mercure de France, 1965, p.167.
- 10 Selon Kazuyoshi Yoshikawa, ces nymphéas sont les tableaux cachés de Monet. Voir son article: *«Tableaux désignés, suggérés, cachés dans la Recherche»*, *Marcel Proust 5: Proust au tournant des siècles 2*, Minard, 2005, p.216-217.
- 11 Bernard Brun, *«Martinville (clocher de)»*, Bouillaguet et Rogers, *op.cit.*, p.594.
- 12 Mireille Naturel fait remarquer que le même noyau onomastique *bert* provient de *Berthe*, le prénom de la fille de Charles et Emma Bovary dans son article, *«L'emprunt féminin, reflet d'une esthétique»*, *Marcel Proust 3: nouvelles directions de la recherche proustienne 2*, Minard, 2001, p.149.
- 13 CSB, p.293-294.
- 14 *«En mémoire des églises assassinées, III. John Ruskin»*, PM, p.135.
- 15 CSB, p.279.
- 16 PM, p.63-69.
- 17 Pour les avant-textes de l'article dans *Le Figaro*, il suffit de renvoyer à l'article de Mireille Naturel, *«Le fabuleux destin de l'article dans Le Figaro»* dans *Marcel Proust 4: Proust au tournant des siècles 1*, Minard, 2004, pp.23-39.
- 18 On sait que les deux côtés de Combray sont le résultat de la recomposition

des fragments inorganisés, effectuée par Proust qui s'obstine à poursuivre la dualité. cf. Claudine Quémard, «Sur deux versions anciennes de Combray», *Etudes proustiennes II*, Gallimard, 1975, pp.159-282.

19 *PM*, p.65; I, 179.

20 *JS*, p.401.